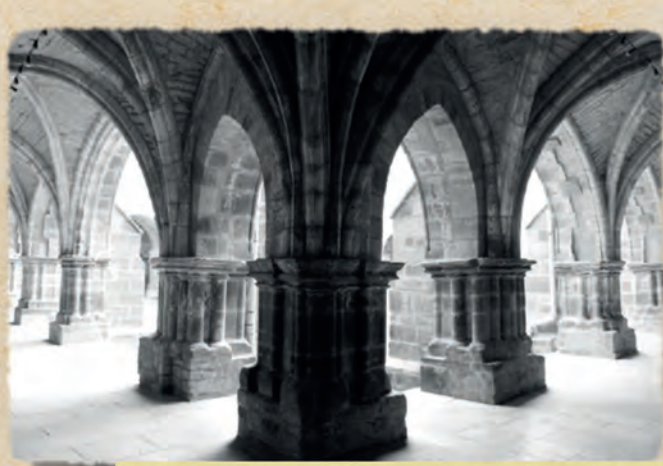
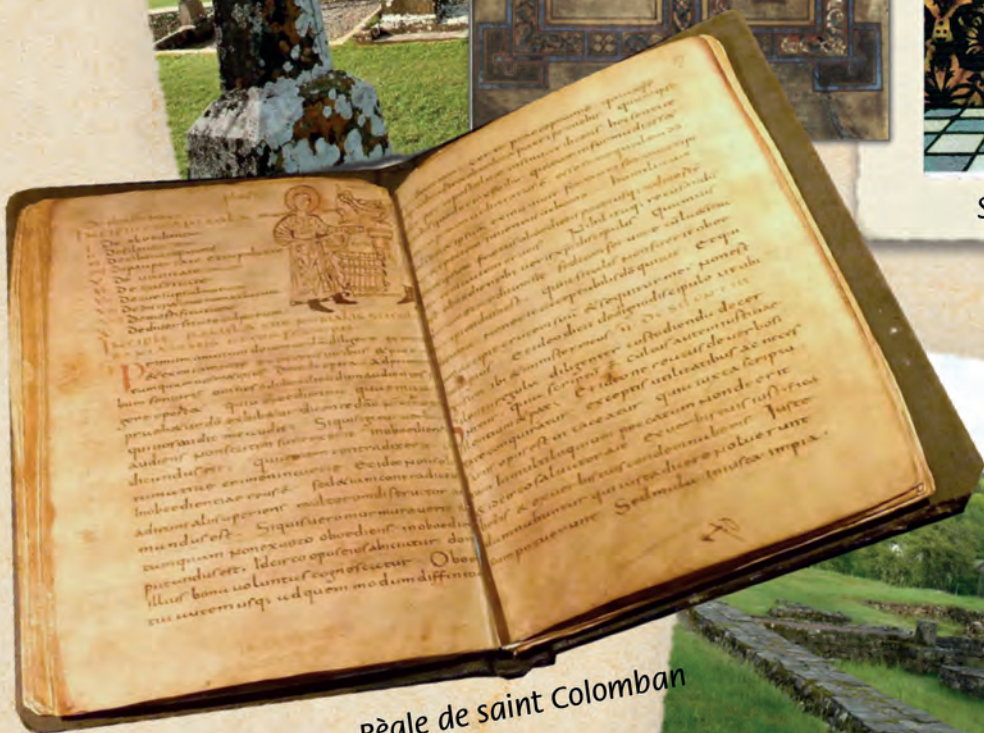


L'abbaye Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Luxeuil, fondée en 590 par saint Colomban

Saint Colomban



Règle de saint Colomban

Ruines du monastère d'Annegray

LE FEU QUI VIENT D'IRLANDE : SAINT COLOMBAN, MOINE DE FER POUR UN ÂGE DE FER

Pierre — Quand ce n'est pas celle de saint Benoît, quelles règles suivent les moines à l'époque de saint Grégoire le Grand ?

Le Père — Nous ne le savons pas bien. Chaque Père Abbé en compose sans doute une d'après les exemples et les enseignements des anciens. Nous connaissons un peu mieux un mouvement monastique très dynamique venu de « l'île des saints ».
benoît — C'est quoi, « l'île des saints » ?

Le Père — L'Irlande. Encore païenne et sauvage au v^e^ siècle, elle est très vite convertie par un Gallois emmené en esclavage par des pirates : saint Patrick. Évadé sur une barque, il revient au lieu de sa captivité, après s'être fait consacrer évêque. À sa mort, vers 461, l'île est presque entièrement gagnée au Christ. Pour inculquer aux Celtes le mystère de la Trinité, il se baisse un jour à terre, cueille un trèfle à trois feuilles, le brandit joyeusement devant son auditoire : « Comment ne pas croire à la Trinité quand la nature elle-même nous offre l'image du Dieu en trois personnes ? » C'est ainsi que le trèfle est resté l'emblème vénéré de l'Irlande.

Sophie — Mais pourquoi l'a-t-on appelée l'île des saints ?

Le Père — À cause de la multiplication incroyable de moines fervents. Saint Patrick donne l'exemple, il est vrai. C'est un homme de grande prière et menant une vie de pénitence presque incroyable avec des nuits entières de psalmodie et des dizaines de psaumes récités, le corps immergé dans l'eau froide (pratique restée très à la mode chez les Irlandais). Plus de cent couvents vont se fonder pour suivre ses traces.

Thérèse — À part les bains glacés…, que fait-on dans ces monastères ?

Le Père — Les moines irlandais, comme tous les autres, sont pleins de zèle pour un rude travail manuel, la lecture de la Bible et la prière. C'est avec ardeur qu'ils étudient les Pères de l'Église et, si leurs monastères sont rustiques, les manuscrits qu'ils nous ont laissés sont admirablement enluminés.

Benoît — Mais ils sont sur une île, alors que saint Benoît est en Italie. Leur règle ne peut donc pas faire le poids avec la sienne, que le pape saint Grégoire a d'ailleurs fait connaître partout !

Le Père — Ce que tu dis n'est pas faux, Benoît, sauf qu'en esprit de pénitence, ces Irlandais vont quitter leur île verdoyante pour aller évangéliser le monde.

Pierre — Avaient-ils des chefs ?

Le Père — Oui, et le plus connu est un grand saint qui a profondément marqué l'Europe : saint Colomban. Ce bel adolescent, qui faisait tourner le regard des filles, quitte tout pour entrer au fameux monastère de Bangor ; puis, poussé par un nouvel appel, il sort de son pays et se fait pèlerin de Dieu. Ainsi il débarque près de Saint-Malo, parvient à la cour du roi mérovingien Gontran et fonde Annegray et Luxeuil. La règle qu'il donne à ses moines est très exigeante : « Le devoir est d'obéir et d'accomplir les ordres, selon cette parole de Moïse : "Écoute Israël, et tais-toi." Comme il faut toujours avancer, il faut aussi toujours prier, toujours travailler, étudier toujours. » Colomban exige la perfection absolue dans les moindres détails. Même la nuit, l'office est d'une longueur effarante : de 36 à 75 psaumes, selon les saisons, avec des centaines de génuflexions, de prostrations, etc.

Sophie — Et personne ne bronche ?

Le Père — Les hommes de ces temps rudes ont des caractères plus trempés que nous. Ils sont aussi animés d'une grande soif de purification. Deux fois par jour, ils se confessent les uns aux autres. Un code pénal tarifé détermine les pénitences : pour une parole inutile au réfectoire, six coups de fouet ; si le prêtre ne s'est pas bien nettoyé les ongles, six coups aussi, et ainsi de suite.

Sophie — Et les moines estiment normal d'être menés de la sorte, à coups de bâton ?

Le Père — Ils n'y trouvent rien à redire et même les vocations affluent. Des centaines de religieux vivent dans les abbayes fondées ou réformées par saint Colomban. Il est vrai que les miracles du grand moine sont racontés par tous : il commande à la pluie, remplit les granges de blé, rend la santé aux infirmes, foudroie d'un seul regard les brigands.

Pierre — Bref, rien ne peut lui faire obstacle…

Le Père — Si : les évêques et surtout les rois. Car saint Colomban ne se contente pas de prier et de lire, il vient aussi faire retentir la cour des rois et des évêques des accents de la colère divine.

Sophie — Tant et si bien…

Le Père — Tant et si bien qu'à 70 ans, on l'embarque pour le ramener à son île. Mais son bateau est rejeté à la côte en Normandie par la tempête. Reprenant la route, Colomban laisse partout derrière lui des saints qui continueront sa mission. De sa fondation de Luxeuil sortiront plus tard les saints évêques et les saints abbés qui régénéreront la Gaule. Même si, très vite, ces derniers adopteront la Règle bénédictine. Sans le savoir peut-être, saint Colomban travaillait pour saint Benoît…

Demain nous quitterons ce gîte merveilleux pour retrouver l'école, mais comme il y a dans quelques mois de nouvelles vacances, nous aurons l'occasion de poursuivre bientôt cette histoire des moines.

II.
Vacances de février

La famille D. a retrouvé avec plaisir le petit gîte du Barroux et le soir venu, elle se regroupe autour des parents devant une belle flambée. Le père bourre sa pipe et continue l'histoire des moines là où il l'avait laissée avant les vacances.

Bataille de Poitiers (732)

Siège de Paris par les Normands

Abbatiale Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, joyau architectural de l'époque carolingienne

abbaye carolingienne de Müstair, Suisse

LES DÉVASTATIONS NORMANDES ET SARRASINES ENTRAÎNENT LA DÉCADENCE MONASTIQUE

Pierre — Si je comprends bien, les grandes abbayes carolingiennes que tu nous as décrites ont continué d'exister tranquillement jusqu'à aujourd'hui.

Le père — C'est loin d'être le cas : elles ont subi toutes sortes d'épreuves.

Benoît — Mais pourtant, Charlemagne les protégeait !

Le père — Charlemagne, Benoît, n'a pas été éternel. Louis le Pieux, qui lui a succédé, n'avait pas sa fermeté. Il n'a pu s'empêcher de partager son royaume entre ses fils. De là datent la Germanie, la France, l'Italie, la Lorraine. De là aussi sont venues les divisions et les guerres de succession, sans compter d'autres morcellements, qu'il serait trop long de vous expliquer…

Sophie — Ce serait pourtant bien intéressant !

Le père — Juste un mot alors… Les rois manquaient de moyens pour récompenser leurs plus fidèles défenseurs. Ils leur ont donc confié des territoires à gouverner, ce qu'on a appelé des fiefs. Mais ces fiefs sont devenus héréditaires et ils ont eu tendance à s'isoler en petits royaumes indépendants. Et ce n'est pas tout : en beaucoup d'endroits, les paysans avaient peur et ils demandaient à des petits chefs locaux de devenir leur seigneur et de les défendre, moyennant paiement de cens (redevances) ou de services.

Benoît — Mais de qui avaient-ils peur ?

Le père — Des brigands, qui sont de tous les temps. Puis de redoutables dévastateurs qui ont surgi à cette époque : au sud, les musulmans, venus en bateau du Maghreb ou d'Espagne. Au nord, les hommes du Nord (Northmen en anglais) : les fameux Normands. Les Sarrasins et les Normands, marins et guerriers audacieux, se sont enrichis par le pillage et le commerce.

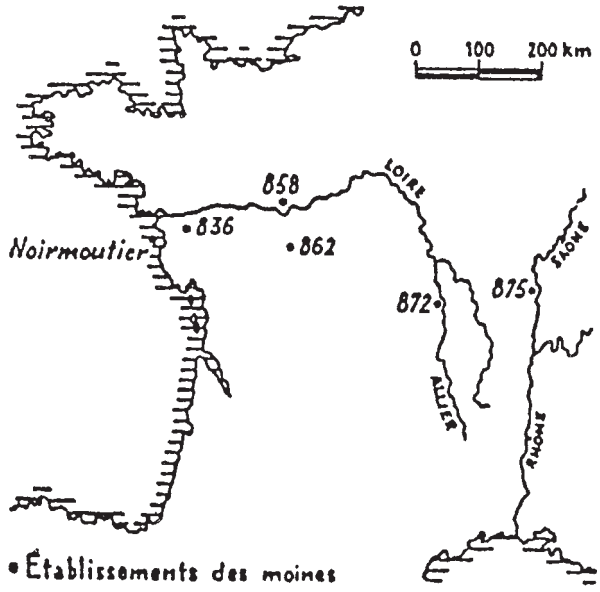
Thérèse — Que faisaient ces méchants aux paysans ?

Le père — Ils les tuaient et les torturaient, brûlaient leurs récoltes, volaient tout ce qu'ils pouvaient et emmenaient les gens en esclavage.

Benoît — Pourquoi les rois et les chevaliers ne les empêchaient-ils pas ?

Le père — Comme je vous l'ai expliqué, le plus grand malheur est venu de la division du pouvoir et des rivalités locales entre les seigneurs. Il n'y avait plus un grand chef comme Charlemagne, capable de grouper derrière lui les hommes d'armes nécessaires pour défendre la chrétienté.

Thérèse — Et les monastères ?



Un exemple d'exil monastique au IXe siècle :
la fuite des moines de Noirmoutier face à l'audace des Normands

Le père — Comme il s'y trouvait des objets faciles à emporter sur de petits bateaux (objets en or et autres) ; comme les moines étaient les ennemis de la religion musulmane ; comme les monastères étaient des centres de résistance matérielle et spirituelle, c'est eux qu'on attaquait en priorité. Les moines avaient prévu ce risque et beaucoup s'étaient dotés de fortifications et d'une armée. Mais souvent cela n'a pas suffi et les moines ont dû s'enfuir en emportant leurs reliques et leurs livres.

Benoît — Et ils arrivaient malgré ça à prier ?

Le père — C'était bien difficile, Benoît ! Et cela explique que beaucoup de communautés ont décliné. On n'y observait plus bien la Règle, telle que le grand saint Benoît d'Aniane l'avait

mise à l'honneur vers 800. Les moines se relâchaient. Des monastères disparaissaient et, dans d'autres, on perdait le goût de la lecture.

Pierre — Mais les abbés devaient essayer de redresser la barre ?

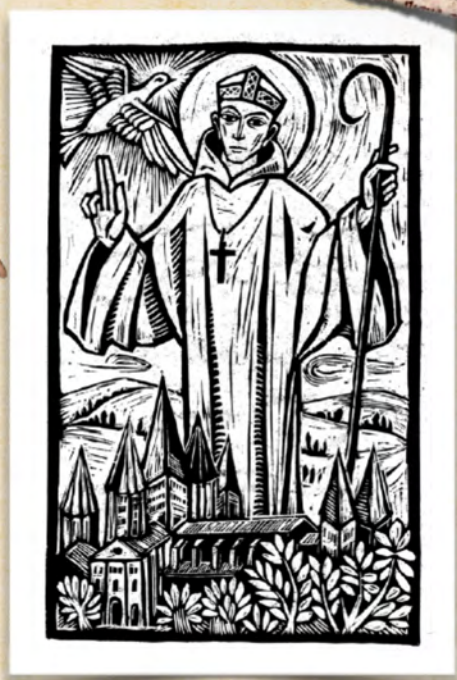
Le père — Ils essayaient, bien sûr. Cependant, il est difficile de tout mener de front : faire la guerre d'un côté et diriger les âmes vers la perfection de l'autre. Il s'est donc glissé des abus. Parfois, le Père Abbé ne savait même pas lire ! Comment aurait-il pu commenter la Règle à ses moines ? On raconte que, dans certaines communautés, ils avaient tous pris femme et vivaient au monastère avec leur épouse et leurs enfants.

Tous les enfants — Oh, incroyable !

Le père — Il faut quand même faire attention. La seule source d'information que nous ayons, c'est le récit des visites des évêques ou des pères abbés. Ils ne disent que ce qui ne va pas et qu'il faut corriger. Il en va de même pour les conciles réformateurs. Il est donc difficile de se faire une idée d'ensemble.

Pierre — Alors, il restait quand même de bonnes communautés ?

Le père — Bien sûr ! Et c'est de l'une d'elles qu'est sorti le moine saint Bernon, fondateur du célèbre monastère de Cluny. À Saint-Martin, on avait conservé soigneusement les usages et les prescriptions de saint Benoît d'Aniane. Et cette tradition a passé ainsi dans la magnifique abbaye de Cluny. Mais c'est une autre histoire…



CLUNY (910-1156)

Pierre — Papa, tu nous as dit que le monastère de Cluny était célèbre dans le monde entier, sans nous expliquer pourquoi…

Le père — C'est vrai. Quelques chiffres le suggéreront : vers 1100, les prieurés et les abbayes soumis à Cluny étaient environ 1 200 (répartis dans toute l'Europe), incluant près de 10 000 moines, trois cents d'entre eux vivant à l'abbaye mère.

Thérèse — L'église devait être immense pour accueillir tout ce monde !

Le père — Elle fut agrandie trois fois. Avec son porche couvert (le narthex), elle mesurait 187 m de long. Sa voûte en arc brisé s'élevait à 30 m. Ce chef-d'œuvre, avec ses six tours et ses 300 vitraux, resta toujours inégalé.

Sophie — Avec ce que tu nous as raconté des désastres des invasions, comment une telle œuvre monastique a-t-elle été possible ?

Le père — Les invasions ont été arrêtées. Dès 911, les Normands se sont fixés en… Normandie, se sont convertis et se sont mis à fonder des églises et des monastères en plus grand nombre que ceux qu'ils avaient détruits. Et les Sarrasins ont commencé à être repoussés en Espagne ; ils ont aussi été délogés de leur bastion de La Garde-Freinet, près de Saint-Tropez, après avoir exaspéré la noblesse chrétienne en enlevant l'abbé de Cluny, saint Mayeul. Les Hongrois, qui dévastaient le centre de l'Europe en des chevauchées effroyables, ont été battus par l'empereur Othon, et ils se sont convertis. Leur roi est devenu saint Étienne Ier.

Benoît — Oui mais, en plus des barbares, les seigneurs aussi se battaient entre eux et dévastaient les campagnes !

Le père — Les seigneurs se sont liés par le lien le plus solide qui soit : celui de la parole donnée. Cela donnait une forte cohésion à la société féodale, qui cessait ainsi d'être anarchique. De plus (sur l'inspiration des abbés de Cluny), des institutions de paix ont limité les guerres privées.

La paix de Dieu interdisait de faire du mal aux non-combattants : les femmes, les enfants, les paysans, les clercs. La trêve de Dieu limitait à trois seulement les jours où l'on pouvait faire la guerre : du lundi au mercredi. Enfin, le serment de chevalerie engageait le combattant à mettre son épée au service des causes sacrées : défense des plus faibles (la veuve et l'orphelin) et de la religion.

Thérèse — Et les moines de Cluny dans tout cela ?

Le père — Ils ont mis à profit cet apaisement de la vie sociale pour fonder et réformer des monastères. Des milliers d'églises ont été construites (par eux et par d'autres monastères) dans ce style roman qui nous émerveille encore aujourd'hui : c'est ainsi qu'un « blanc manteau » a recouvert l'Europe.

Pierre — Et qui finançait toutes ces constructions ?

Le père — Les rois, les princes, les seigneurs, les évêques et les abbés.

Sophie — Tu nous parles de Cluny et de sa grandeur à son apogée, mais tu ne nous as pas précisé comment cet immense ensemble de monastères s'est constitué.

Le père — Tout a commencé par une très petite communauté. À la demande du duc d'Aquitaine, Bernon, déjà abbé de deux monastères fervents, fonde une nouvelle communauté. Rattachée directement à Rome, l'abbaye se développe librement. Avec son successeur, saint Odon, elle prend sa vraie physionomie. La vie du moine est liturgique, centrée sur l'autel. Apostolat de l'exemple : attirer les âmes du dedans par la beauté de la liturgie et de la vie intérieure des moines. L'office divin prend une place sans égale et illumine tout.

Thérèse — Est-ce que cette grande ferveur a tenu longtemps ?

Le père — Oui, pendant deux siècles et demi et, sous la crosse d'abbés remarquables, le monastère s'est magnifiquement développé.

Benoît — En quoi ces abbés étaient-ils remarquables ?

Le père — Intelligents, bons organisateurs, ils sont tous restés abbés très longtemps (saint Odilon, 55 ans, et saint Hugues, 60 ans). Avant tout, c'étaient des saints, des saints de vitrail, d'une charité sans faille.

Benoît — En quoi par exemple ?

Le père — De saint Odilon, on a dit que, dans les jugements qu'il avait à rendre, il était si bon, si humain et si compatissant aux souffrances qu'il usait moins de l'autorité sévère d'un père que de l'affection d'une mère.

Benoît — Et encore ?

Le père — Lors d'une famine effroyable, il passa ses nuits sans sommeil à chercher les moyens de soulager la misère des gens. Et comme on lui reprochait sa trop grande bonté, il répondit : « J'aime mieux être jugé avec miséricorde pour ma miséricorde que d'être damné avec sévérité pour ma sévérité. »

Thérèse — Saint Odilon aimait-il la messe ?

Le père — Oui, il pleurait en la disant.

Benoît — Et qui fut le dernier saint abbé de Cluny ?

Le père — Pour autant qu'on le sache : Pierre le Vénérable (jamais canonisé). Cluny ne disparut pas avec lui, mais l'élan de grande sainteté fut brisé à sa mort en 1156.